



Association du Souvenir des Cadets de la France Libre

Dégagement de Palaiseau par 8 hommes de la 2^e DB
Où l'on rencontre le cadet François Locufier

EN MARGE
DE LA LIBÉRATION
DE PARIS

***Comment huit hommes de la Division LECLERC
dégagèrent Palaiseau et firent 1800 prisonniers le
24 août 1944***

Par René de BERVAL

Dégagement de Palaiseau par 8 hommes de la 2^{ème} DB

Le matin du 25 août 1944 à Rambouillet. La division Leclerc bivouaque et piétine dans le parc. Seul un élément avancé a réussi à pénétrer dans Paris en se glissant entre les lignes. Le reste est arrêté, les Allemands occupant encore en force Trappes et la route nationale étant minée. Paris nous avait appelés au secours. Du fond de la Normandie, où nous avons achevé l'encerclement de la VII^e Armée allemande par la jonction que nous avons faite avec les Anglais descendant de Caen vers Falaise, nous avons foncé, le nez au vent, dans la direction de la capitale. Notre axe était Rambouillet, Saint-Cyr, Versailles...

Mais il avait fallu s'arrêter, tandis que le Génie s'acharnait sur la route, armé de ses « poêles à frirer »... Que faire en attendant ?... Rester sur place ?... Attendre ?... Cette situation convenait fort peu à beaucoup d'entre nous qui ne désiraient qu'une chose : « Bouffer du Boche ! ».

Un peu partout, des corps francs s'étaient formés. En cas de coup dur, on appelait les volontaires qui, la plupart du temps, étaient plus nombreux qu'il ne fallait.

Dans notre unité, un corps franc s'était aussi formé, comprenant surtout de très jeunes garçons...

Sur les huit hommes que comportait notre « commando », il y avait quatre évadés de France : le capitaine LAJUS qui, à 56ans avait franchi à pied les Pyrénées et qui était toujours le premier à l'attaque ; le brigadier Boudier, âgé de vingt ans ; les soldats Guittou, qui s'était évadé de France à seize ans et qui avait passé huit mois au camp de Miranda avant de venir nous rejoindre au Maroc, de même que Seyler, à peu près du même âge.

Parmi les autres, l'aspirant Locufier sortait de l'Ecole des cadets de Camberley¹ où on l'avait dirigé dès son évadement de France en 1941. Garçon d'une intelligence très moyenne, il comblait cette lacune par un cran certain. Le soldat Santi sortait d'un camp de concentration d'Afrique du Nord. Carémantrant était un jeune appelé du Maroc où son père était colon. Quant au dernier, c'était l'auteur de ces lignes qui, pendant la débâcle de 1940, avait été fait prisonnier près d'Amiens. Rapatrié sanitaire dans un convoi de grands blessés, il avait été soigné à Marsime, puis avait gagné l'Afrique du Nord où, de 1941 à 1943, il avait été condamné par deux fois par deux cours martiales différentes, l'une à Casablanca, l'autre à Oran, pour son activité gaulliste.

Amnistié de ses travaux forcés dès l'arrivée du général de Gaulle, il avait tout d'abord travaillé avec le B.C.R.A., puis était parti dans l'aventure de la Division Leclerc...

Le matin du 23 août, le capitaine Lajus décida de gagner Paris par des chemins détournés. Il voulait avoir l'honneur d'y pénétrer un des premiers. Parti sur sa Jeep blindée avec son chauffeur Santi et l'aspirant Locufier, il fut suivi du scout-car de l'unité qui transportait le reste du « commando ».

¹ Il s'agit de l'aspirant François Locufier sorti de l'école des Cadets de la France Libre et non de Camberley. De plus, après s'être évadé par Boulogne en compagnie de Roger Ceugnet dès 1940, il est resté à Londres en 1941 et ce n'est qu'au début de 1942 qu'il s'est engagé dans les Forces Françaises Libres et a été dirigé sur l'école des Cadets. (CF récit Ceugnet – Un Lillois Cadet de la France Libre)



Association du Souvenir des Cadets de la France Libre

Dégagement de Palaiseau par 8 hommes de la 2^e DB

Où l'on rencontre le cadet François Locufier

Le capitaine se trouvait devant un dilemme : ou gagner Paris directement ou essayer de faire un coup de main en chemin. La tentation était grande des deux côtés... Que faire ? A quelle solution s'arrêter ? Bah, en route, on verrait bien...

A peine avons-nous fait quelques kilomètres qu'un paysan nous indiqua un nid d'Allemands qui tenaient la forêt. En un instant la décision fut prise : l'entrée à Paris disparut dans un mirage. Seule la capture des Allemands importait désormais. On partit pour Gif.

Mais la chance n'était pas avec nous. A peine étions-nous arrivés à l'endroit où devait se trouver l'ennemi qu'un civil nous apprit qu'ils avaient été faits prisonniers une heure auparavant par des Américains !...

— Et alors ? Où y en a-t-il d'autres ?...

— Je crois bien qu'à Palaiseau ou dans les environs...

Il n'a pas achevé que nous voilà repartis à fond de train.

Cet homme avait raison ; au fur et à mesure que nous approchions de Palaiseau, le nombre des Allemands qui « devaient » s'y trouver augmentait : 500, 100, 1200. Tant mieux. Plus il y en aura, plus on s'amusera !

Palaiseau

A 17 h. 30, nous arrivons en trombe en pleine ville. Toutes les fenêtres sont closes : les gens qui nous regardent arriver n'ont pas l'air rassurés. Cela sent la poudre, un peu partout. Ça et là, des F.F.I. se promènent mitraillettes au bras ; ils ont l'air de vouloir aller à la pêche !

Une patrouille est déjà sur place. Elle est formée de deux half-tracks de la C.H.R. du R.M.T.

Pendant que le capitaine part dans sa Jeep reconnaître les endroits propres à une embuscade, notre scout-car stationne devant la mairie qui paraît être en ébullition. Des gens entrent, sortent sans arrêt...

A un moment donné, un piper-cub survole notre ciel. Il disparaît à l'horizon, suivi d'un autre dont l'arrivée est saluée par de nombreuses salves de D.C.A. Touché, il bat de l'aile, essaye de se redresser, et bientôt, pique du nez et tombe comme une pierre.

Les renseignements que nous recueillons sont les suivants :

Le « goum » ennemi semble formé d'environ 2000 hommes, qui doivent, selon les dires, attendre la nuit pour déboucher sur Palaiseau. De nombreux camions l'ont rejoint cette nuit et il possède plusieurs batteries d'artillerie.

Quant à la région sud, elle est également vide de troupes amies.

La patrouille du R.M.T. ayant reçu une autre mission impérative, liberté lui est rendue, et nous allons nous établir près de la ferme dite « des Granges », sur le débouché probable de l'ennemi.

Les armes ? Deux mitrailleuses : une de 30 et l'autre de 50 ; 6 mitraillettes, deux revolvers et des grenades.

En ce qui concerne la liaison, nous n'en avons aucune, bien que nous possédions notre poste de radio, car nous n'avons ni les indicatifs, ni le code du jour.

Vers 18 h. 30 deux voitures, montées par des F.F.I. et deux officiers allemands porteurs de drapeaux blancs, vinrent annoncer la reddition des troupes ennemies, spécifiant qu'elle ne serait faite qu'à des troupes régulières. Ils ajoutaient que le commandement allié venait d'en être informé.

Les opérations devant rendre effective cette reddition furent alors entreprises par nous. Poussé en avant par trois canons de mitraillettes dans les côtes, l'Oberleutnant avançait, tenant à la main un vaste linge blanc que l'auteur de ces lignes lui avait enjoint, un peu rudement peut-être, de tenir bien en évidence.



Association du Souvenir des Cadets de la France Libre

Dégagement de Palaiseau par 8 hommes de la 2^e DB

Où l'on rencontre le cadet François Locufier

C'est dans cet appareil que nous apparûmes, après avoir franchi un chemin de chèvres, sur le plateau d'Igny où les Allemands grouillaient comme des punaises.

Entre temps la garde des deux véhicules — Jeep et scout-car — avait été confiée aux chauffeurs respectifs Santi et Boudier.

La reddition

Les opérations de reddition furent menées à bien, malgré nombre d'incidents qui purent faire craindre, à un moment donné, que l'ennemi ne se ressaisit : refus de certains éléments de se rendre à des Français — dont ils avaient peur — préférant le faire, à des Américains ; premier contact avec l'une des compagnies, marqué par l'armement des fusils ; prétention d'un commandant de bataillon à certaines conditions de traitement pour ses hommes auquel il fut répondu de la façon que l'on devine... ; tentatives de fuite auxquelles il ne fut mis fin qu'en abattant trois hommes, en présence des autres encore en armes ; enfin, commencement de destruction de matériel. Toutes ces entreprises de résistance furent stoppées par des interventions énergiques, parfois brutales.

L'on pourra s'étonner de la facilité avec laquelle les Allemands se rendirent. La vérité est qu'ils se croyaient cernés et n'estimaient pas notre effectif à moins de deux compagnies, Nous n'aurions eu garde de les dissuader et au contraire, faisons tout ce qu'il nous était possible pour les fortifier dans cette idée. Nous-mêmes, disions-nous, n'étions qu'un détachement de pointe !...

S'ils avaient su ! ...

Ce n'est qu'à la tombée de la nuit qu'un désarmement tout au moins partiel eut lieu.

Ce fut alors que le, capitaine Lajus, apprenant la présence du commandant Laferrière, se présenta à lui. Cet officier supérieur avait été délégué de Paris, après la capitulation du général von Choltitz, pour effectuer la reddition des troupes de Palaiseau qui faisaient partie de la garnison du « Gross Paris ».

Le commandant Laferrière, accompagné de son seul chauffeur et de l'aspirant Locufier, fit rassembler un premier convoi de prisonniers sur leurs voitures. Il les emmena immédiatement à Versailles, accompagné du scout-car et de deux hommes de notre détachement, toutes armes braquées.

Deux autres convois d'environ six cents hommes furent emmenés simultanément à pied à Igny par deux hommes du détachement restant. Ces prisonniers furent réclamés — on ne sait trop pourquoi, puisqu'elle ne faisait que d'arriver ! — par une colonne américaine qui se trouvait de passage en cet endroit.

Toujours dans, la soirée, un quatrième convoi de quatre officiers et d'environ trois cents hommes fut conduit dans leurs propres camions, par le capitaine et son chauffeur, à Versailles.

La nuit

Le reste de la force ennemie, soit environ l'effectif de plus d'un bataillon avec les officiers

Qui le commandait, fut gardé sur place par l'aspirant et trois hommes du détachement à partir de 22 heures.

Nous les avons fait ranger en cercle et, afin de les mieux surveiller, les avons éclairés d'un grand photophore que nous avons trouvé sur les lieux. La garde devait être incessante de même que notre vigilance, car les prisonniers se trouvaient à portée même de leurs armes... La moindre, distraction de notre part pouvait nous coûter cher, et dans cette nuit d'encre la surveillance n'était guère commode.

A nous quatre, nous eûmes à patrouiller toute la nuit autour de l'énorme tas informe que représentait le millier de prisonniers. Toute la nuit, nos nerfs et notre attention furent tendus comme jamais encore ils ne l'avaient été. Mais tout se passa bien. Les Allemands avaient accepté leur sort et ne réagissaient pas. Nous étions tous bien décidés cependant à vendre chèrement notre peau au cas où une réaction, de quelque ordre que ce fût, s'était produite,

Quant aux F.F.I. qui disaient venir nous épauler, ils ne firent leur apparition... qu'au matin. Prudemment l'un derrière l'autre, ils émergèrent sur le plateau d'Igny, prêts à disparaître au cas où ils auraient été mal reçus.

Nous leur remîmes les prisonniers et reprîmes la route de Paris.



Association du Souvenir des Cadets de la France Libre

Dégagement de Palaiseau par 8 hommes de la 2^e DB

Où l'on rencontre le cadet François Locufier

D'après les renseignements fournis par le lieutenant allemand qui commandait le bataillon d'infanterie installé au lotissement D'Igny Palaiseau, l'ennemi avait assez de carburant pour prendre la route, mais connaissant l'occupation de la ferme des « Granges » il avait cru à des forces importantes établies au sud de Palaiseau, alors qu'il n'y en avait aucune.

C'est ainsi que huit hommes de la division Leclerc firent prisonniers, le 25 août 1945, sur le plateau d'Igny 1.800 Allemands et capturèrent, en plus de 30 pièces de D.C.A. et D.C.B., une invraisemblable quantité de matériel de toute sorte, à l'aide d'une simple Jeep, d'un véhicule de combat, deux colts, deux mitrailleuses, six fusils-mitrailleurs et des grenades.

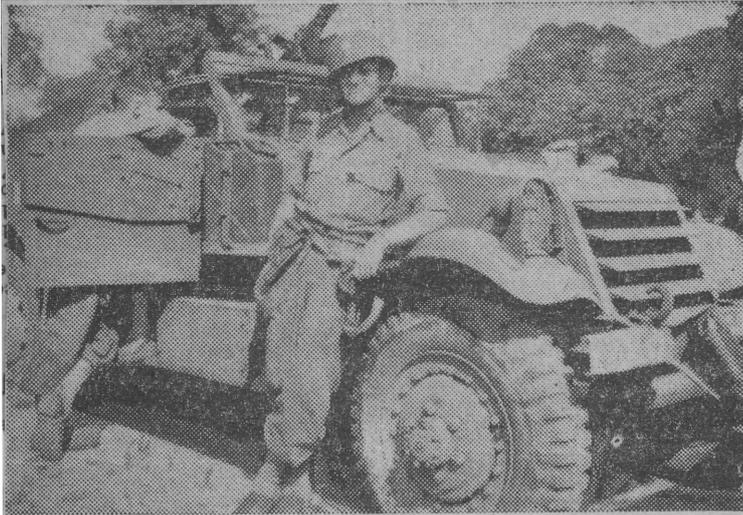
Ce texte de René de Berval est paru dans un journal local paru le 28-5-1945 dont le titre n'a pas été conservé.



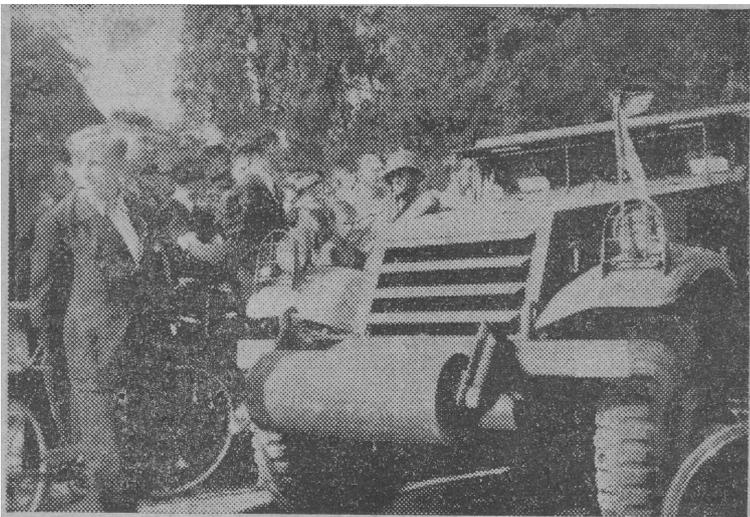


Association du Souvenir des Cadets de la France Libre

Dégagement de Palaiseau par 8 hommes de la 2^e DB Où l'on rencontre le cadet François Locufier



*Au Bois de Boulogne, à l'arrivée...
A la porte blindée se tient le jeune soldat Guitton, âgé de dix-sept ans*



A son arrivée à Paris, le scout-car de Palaiseau attire la curiosité des Parisiens



Association du Souvenir des Cadets de la France Libre

Dégagement de Palaiseau par 8 hommes de la 2^e DB
Où l'on rencontre le cadet François Locufier